

La noblesse médiévale, une culture autonome

Werner Paravicini

Parler en tant que scientifique de la noblesse en présence d'un duc mécène, d'un marquis et d'autres nobles damoiseaux et damoiselles est une gageure. L'homme de société ne se permettra pas d'être ingrat, mais l'historien est homme lige de la vérité. Vous jugerez à la fin si j'ai réussi cet exercice d'équilibre qui m'a été imposé.

L'une des fiertés de la culture européenne est la naissance et la persistance de la figure du chevalier chrétien, ce lent passage du guerrier au courtisan, de la cruauté héroïque à une culture de la compassion, du lion à l'agneau. L'Église aurait éduqué ces barbares à devenir "courtois" et "chevaleresques" dans une symbiose bienfaisante sous l'égide du christianisme.

Je voudrais prendre le contrepied de cette idée reçue, tout en ne niant pas que, finalement, ce résultat a été obtenu. Mais quand et comment ? En tout cas beaucoup plus tard que l'on ne présumé généralement.

Une culture autonome

Il faut se faire à l'idée que la culture de l'aristocratie européenne est indépendante, voir contraire aux enseignements de l'Église et qu'elle l'a été non seulement au moyen âge. Elle l'est restée fort longtemps, jusqu'au XIX^e siècle au moins. C'est une culture de guerriers et de seigneurs, habitués à la violence et au commandement. Elle est mal connue, car ces seigneurs ne maniaient pas la plume, mais l'épée, ils n'écrivaient pas, et les gens qui le firent à leur commandement étaient des clercs. Les archives des hautes époques, des monastères et évêchés, sont ecclésiastiques. Rares sont les textes qui nous permettent de percer l'écran de cette tradition, par exemple la précieuse chronique des comtes de Guînes de Lambert d'Ardres, si souvent citée par Georges Duby. Cela ne commence à changer qu'à partir du XIII^e siècle ici, du XV^e siècle là, selon les régions.

L'Église médiévale connaît un ordre ecclésiastique, selon elle le premier État de la société, reconnaissable à la tonsure. Elle vénère des saints dont elle fait écrire les vies. Elle a à sa base des prêtres, et elle se réclame d'un texte autoritatif : la Bible.

Or l'aristocratie connaît autant, pas de droit, mais de fait, non expressément, mais dans la pratique :

- son **ordre** est la chevalerie, reconnaissable aux éperons d'or;
- les Neuf Preux, inventés autour de 1300, sont ses **saints**, savamment ordonnés en trois groupes de trois : Josué, David et Judas Maccabée pour l'antiquité biblique; Hector, Alexandre et César pour l'antiquité gréco-romaine, Arthur, Charlemagne et Godefroy de Bouillon pour l'histoire contemporaine – tous des guerriers;
- les louanges des preux chevaliers ou "Ehrenreden", écrits par les hérauts d'armes au sujet de chevaliers morts ou vivants, sont ses **vies de saints**;
- les hérauts d'armes sont ses **prêtres**;
- et, en tant que textes, elle s'inspire des **trois matières** : de la 'matière de France' autour de Charlemagne et ses paladins, de la 'matière de Bretagne' parlant d'Arthur et

de sa Table Ronde, et de la ‘matière de Rome la Grande’, traitant de Troie, Thèbes, Alexandre et César.

Que l’on ne dise pas que l’aristocratie laïque aurait seulement imitée l’Église en la copiant. En vérité elle soutient et défend contre l’Église un certain nombre de comportements identiques à autant de péchés mortels :

- *superbia* ou l’orgueil,
- *gula*, “gueulle” ou la consommation effrénée,
- *luxuria* ou la sexualité sans bornes,
- *ira* ou la colère,
- parfois l’*avaritia* ou l’âpreté au gain pour mieux pouvoir pratiquer sa vertu essentielle, la *largesse* ou générosité, fondement de tout pouvoir et en principe opposée à l’avarice.

L’orgueil est le fondement même du comportement noble, accouplé au dédain de tous ceux qui ne sont pas de cette race là, du vilain, du peuple. Il est plutôt considéré une nécessaire conscience de la valeur de sa maison et de sa propre personne. La défense de l’honneur et du rang sont inséparables de la vie noble. La prouesse est la valeur suprême, connaissant des grades dont le plus haut est d’être ‘souverain preux’. Entre magnanimité et orgueil, il n’y qu’un pas.

La consommation ostentatoire ou éploiement du luxe est considéré être signe de pouvoir et nécessaire à la magnificence, autre qualité indispensable.

Jamais l’église a réussi à supprimer le **comportement sexuel** noble qui faisait fi des ses prescriptions de monogamie et de fidélité au mariage. Si le droit de la première nuit n’a jamais existé en tant que droit, la gent féminine entourant le seigneur a toujours été à la disposition du maître, à ses grands risques parfois, car le mari cocufié pouvait se venger. Jusque dans les chapitres de la Toison d’or on discute adultère et promiscuité, le duc Philippe le Bon donnant l’exemple avec ses 26 maîtresses connues.

Colère, violence et vengeance font partie intégrante du comportement noble, l’honneur l’exige; le statut de seigneur le suggère.

La consommation ostentatoire, la violence de la vengeance, le culte du rang, de l’honneur, de la prouesse – tout cela est aux antipodes de l’humilité chrétienne et a néanmoins a été pratiqué, malgré toutes les interdictions formelles de l’église. Lire les romans arthuriens, pratiquer les tournois, déconseillés les uns, interdits les autres, rien ne fit. L’église n’a cessé de tonner contre la ‘vaine gloire’. Obtenir prestige et renommée a toujours été le but ultime de l’aristocratie. Voyons ce que font les hérauts aux XIII^e et XIV^e siècles : nous l’apprenons d’abord par la satire. Dans un poème de Christine de Pizan, cette femme écrivain parisienne se moque vers 1400 du chevalier paresseux en s’écriant : *Ha Dieux! Ha Dieux! quel vaillant chevalier !* Or cela ressemble fort aux cris des hérauts d’armes aux tournois et aussi en dehors d’eux. Pour preuve la biographie du héros anglo-normand Guillaume le Maréchal écrite entre 1219/1226, où l’on apprend qu’il est toujours précédé du cri de “Dieu est avec le maréchal”. Une génération plus tard Baudouin de Condé, poète hennuyer, défend la vérité et la moralité de ses collègues contre la louange corrompue des hérauts d’armes qui au cri de *largesse*,

après avoir reçu le don des seigneurs, chantent leur gloire, chacun celle de celui auquel il est obligé :

| | | |
|--|--------|--|
| C'est uns bers, c'est uns amiraus", Dist li uns pour çou k'il li donne; Dist li autres : "Cius s'abandonne En armes de cors et d'avoir". Dist li tiers : "Cius doit los avoir". Dist li quars : "Il a los assés". Dis li quins : "Voire, il a passés Tous ciaus qui de son tans savons; Il est preux, car veü l'avons Prouvé a mainct tornoiement". | V. 130 | "C'est un baron, c'est un amiral, dit l'un pour qu'on lui donne; dit l'autre : "Celui s'abandonne en armes, corps et avoir". Dit le tiers : "Celui doit louange avoir". Dit le quatrième : "Il a louange assez". Dit le cinquième : "Voire, il a dépassé tous ceux que nous connaissons de son temps; Il est <i>preux</i> , car nous l'avons vu, prouvé à maint tournoi". |
|--|--------|--|

Une génération plus tard, l'Anglais John Gower nous fait savoir que le même mécanisme est toujours fleurissant. Il décrit l'un de ces seigneurs :

... these heraldz on him crie,
'Vailant, vailant, lo, wher he goth!
And thanne he gifth hem gold and cloth,
So that his fame mihte springe,
And to his ladi ere [ear] bringe

Les hérauts d'armes furent non seulement les prêtres de la chevalerie, mais aussi les 'cheerleaders' des nobles. Encore vers la fin du siècle, Thomas marquis de Saluces nous présente le héraut comment, à la fin du tournoi, il monte sur un grand échafaud et crie le nom du vainqueur. La culture noble est en principe guidée de l'extérieur, par l'opinion des autres et non pas par le for intérieur de la conscience chrétienne.

Le refus de l'ingérence

Les preuves d'une résistance tacite contre l'ingérence de l'Église sont fréquentes, rares en contrepartie sont celles d'une résistance ouverte. Je laisse de côté les témoignages de l'anticléricalisme ouvert allant jusqu'à l'athéisme, en principe inavouable. Voici cependant trois preuves indirectes du comportement noble face à l'exigence d'un comportement plus chrétien :

1. Heinrich der Teichner

D'abord le poète autrichien Heinrich der Teichner. Il écrivit à Vienne vers le milieu du XIV^e siècle, critiquant durement le comportement aristocratique de son temps au dépens des faibles et des pauvres. Dans l'un de ses poèmes il parle de la réaction des nobles ainsi agressés, et l'on les entend gronder :

| | |
|---|--|
| ... <i>'der Teychmaer</i> <i>der solt in ein chloster varen.</i> celui-là devrait s'en aller au cloître, <i>er ret nur von dem sel bewaren</i> <i>und von ewichlichem leben.</i> | V. 38... "Le Teichner, il ne parle que de sauver son âme et de la vie éternelle. |
|---|--|

*waz sol man im dar umb geben?
wann er ret [= redete] von ritterschaft
und von mynn, daz hiet chraft.
man sol nur alten weiben und zagen
von unserm herregot sagen.
daz gehoert ritterschaft nicht an'.
ist er nicht ein tum[b]er man,
der dez lob nicht horen wil
der riterschaft ..*

Que devons nous lui donner pour cela?
S'il parlait de chevalerie
ou de l'amour, cela aurait de la force.
On ne devrait parler de notre seigneur Dieu
qu'à de vieilles femmes résignées.
Cela n'appartient pas à chevalerie."
N'est-il pas un homme peu raisonnable,
car il ne veut pas entendre la louangel
de la chevalerie ...

2. Curial e Güelfa

Le deuxième exemple est tiré de 'Curial e Güelfa', un roman catalan datant un siècle plus tard, entre 1443 et 1462. A Paris tout est préparé par devant le roi pour un duel "à outrance", avec des armes non adoucies, risquant donc la mort des participants. Tout est prêt. Alors prend la parole un Franciscain qui adresse le roi :

“Es-tu un infidèle, que fais tu ? Pourquoi tu te fais ennemi de Dieu, en allant à l'encontre de sa loi qui interdit de telles folies? Dis, seigneur, ces chevaliers combattent-ils des Maures pour défendre la loi du Christ, ou veulent-ils tuer Hérode, son ennemi, ou qu'est-ce que cela signifie ?” Les ducs et les nobles donnèrent ordre au moine de se taire, puisque cette chose appartient à chevaliers et non pas à moines (*que aquest fet se pertanyia a cavallers e non a frares*). Et malgré le refus du moine qui s'écria de plus en plus fort, le vacarme des seigneurs était si fort que le moine ne fut entendu et fut chassé à coups de pied de la place en tant qu'auteur de troubles, car il les avait dérangé dans leur entreprise. A d'autres occasion ils lui auraient témoigné beaucoup d'honneur bien mérité.

Voici deux mondes qui se confrontent : le moine n'a pas autorité de prescrire quoi que ce soit quand il s'agit de l'essence de l'existence héroïque. La culture chevaleresque refuse toute ingérence. L'interdiction des tournois et des duels ne fut jamais appliquée et l'Église n'a jamais vraiment tiré les conséquences de cette transgression.

3. El Conde Lucanor

Le troisième exemple est pris dans le Recueil du prince castillan Don Juan Manuel (1282-1348), intitulé 'El Conde Lucanor' écrit dans les années 1330. Dans le troisième épisode le comte se fait des soucis concernant le salut de son âme, car il a combattu des chrétiens et a causé la misère de beaucoup d'entr'eux. Son fidèle conseil Petronio répond par une histoire : Un ermite apprend par un ange qu'il sera avec le roi Richard (Cœur de Lion) au paradis – ce qui l'étonne, car ce roi (mort en 1199) lui était connu comme très guerrier et ayant beaucoup tué et mené une vie très différente de la sienne. Mais l'ange lui dit de ne pas s'étonner, car le roi Richard, par un saut qu'il avait autrefois fait, aurait gagné autant de mérites envers Dieu que lui, l'ermite, par toutes les bonnes œuvres de toute sa vie. Comment était-ce possible ? Alors l'ange lui dit que pendant la croisade (de 1190-1192), entreprise avec le roi de France Philippe II, les vaisseaux des croisés se seraient approchés d'une plage tellement peuplée de Sarrasins que le roi de France voulait tenir conseil avec le roi Richard sur la décision à prendre, c'est de savoir s'il faut attaquer ou non. Mais Richard, ayant reçu ce

message, à cheval déjà, loue Dieu de lui donner l'occasion de se laver de tout péché, ayant fait pénitence recommande son âme à Dieu, donne des épérons, saute, est submergé par les flots, mais grâce à Dieu revient à la surface, attaque avec ses gens et emporte une victoire complète.

Combat contre le payen et grand geste sont ainsi réunis et assurent avec panache la vie éternelle de l'âme des guerriers, martyrs même sans être tués pendant l'action. La contradiction fondamentale la vie du guerrier est ainsi résolue. Un adage final donne le sens de cette histoire :

Par un saut conquiert le ciel
qui reste fidèle à Dieu dans le tumulte du monde.

Le noble n'a pas à changer de vie, il lui suffit à exercer avec panache son métier.

L'appropriation du christianisme par la culture aristocratique

Pour comprendre ce qui s'est passé entre noblesse et Église, il faut inverser la perspective : Ce n'est pas l'Église qui a christianisée la noblesse, c'est la noblesse qui a militarisée l'Église. La croisade donne à la noblesse l'occasion d'exercer sa violence guerrière pour une soi-disante bonne cause. Les fondations pieuses assurent la gloire, identique à la mémoire. Les paroisses rurales, les monastères et les chapitres nobles, les évêchés sont à la disposition de la noblesse, pas toutes, mais une très large partie, par exemple le chapitre cathédral de Cologne, composé de comtes seulement, ou celui de Strasbourg, trop noble pour que le Christ aurait pu y être accepté – disaient déjà les contemporains. Le noble a ses saints nobles : Saint-Michel, Saint-Georges, Saint-Maurice, Saint-Guillaume. Le ciel est imaginé comme cour céleste, chacun y occupe son rang.

Il ne faut non plus oublier qu'à la guerre, le noble est son propre seigneur. Il possède les moyens de sa prestation : la lance, l'épée, la dague, le harnais et la monture. Il est accompagné de ses propres gens. Il reçoit de la solde, mais le butin et les prisonniers lui appartiennent. Il n'y a ni uniforme, ni caserne, mais seulement le pennon ou la bannière qu'il arbore. Il doit servir son seigneur naturel et féodal, mais, sauf contre lui, il est libre de servir partout, et il le fait. Le quatorzième siècle, l'âge de la chevalerie inspirée par la littérature des douzième et treizième siècles, est le dernier de l'indépendance (relative) de la noblesse, grande et petite.

Le lent cheminement vers l'acculturation de l'aristocratie

Pourtant, pour la noblesse comme pour le commun des mortels, il y a un problème insurmontable : le grand âge et la mort. Dans la vieillesse seulement les seigneurs deviennent pieux, observe le Teichner déjà cité. L'Église fait croire, la peur de l'au-delà exerce sa pression, il y a des conversions subites, dont François d'Assise qui un temps rêva de devenir chevalier, est l'exemplaire le plus connu. Il y a même de l'ambiguïté du comportement, féminin surtout, mais point exclusivement, l'ascétisme caché en pleine vie de cour. Il y a un lent cheminement vers l'acculturation de l'aristocratie. Il fut long, ce chemin, n'entamé véritablement qu'à partir du XV^e siècle. La noblesse est alors encadrée, étatisée, civilisée, nationalisée. Arrive le moment où la baronne s'éveille comme d'un rêve et découvre qu'il

n'y a aucune raison pourquoi elle doit manger et boire mieux que ses tenanciers ou ses domestiques. C'est le moment où la grâce accordée se change en droit revendiqué et le patron redouté simple employeur.

Les énormes créations artistiques et architecturales existant grâce au mécénat de tous les rangs de la noblesse ne furent pas expression d'un quelconque sentiment de responsabilité envers les populations, ni d'un sens proprement artistique, mais conséquence d'un investissement dans la magnificence tenue pour nécessaire par quiconque voulait soutenir un état supérieur dans la société. Qu'aujourd'hui nous ne voyons que beauté, est une ironie de l'histoire et un malentendu permanent. Art et sciences étaient "bon ton". Seulement à partir du milieu du XVIII^e siècle la noblesse a commencée à délaisser la guerre pour se tourner vers la philanthropie, les bibliothèques, musées, parcs et jardins ouverts au public – preuve d'un affaiblissement de la légitimation allant de soi. Il fallait désormais se justifier. Jusqu'à nos jours une certaine préférence pour les carrières militaires et diplomatiques, l'engouement pour le cheval et la chasse témoignent de la survie de certaines racines toujours vertes.

La noblesse actuelle n'a cependant pas besoin d'avoir mauvaise conscience, moins encore de demander pardon pour ce que firent ses aïeux. A son bilan positif il y a d'immenses valeurs culturelles (donc aussi économiques) dont profitent les hommes actuels de tout état : parcs et châteaux, œuvres d'art innombrables, institutions de bienfaisance et d'éducation. L'idéal du gentilhomme est aussi vivant (dans les couches supérieures de la société) qu'est le dédain du comportement "auf Gutsherrenart" (chez le commun des mortels). L'union entre 'trône et autel', 'Thron und Altar', n'existe plus, mais bien une certaine tradition ecclésiastique, surtout catholique qui n'omet aucune référence à la foi et à l'hierarchie, notamment dans les faire-part de décès. L'ordre de Malte catholique, les Johanniter protestants, même l'Ordre teutonique sont toujours là pour continuer une tradition démilitarisée des ordres militaires, revenus à leurs premières racines de bienfaisance. De la chevalerie militaire, presque rien n'a survécu à la première guerre mondiale.

A tout bien peser, il y a certains aspects de la noblesse qui constituent un héritage européen à garder :

Un esprit farouche **d'autodétermination et de liberté**, parfois exprimé par le motto : "Et si omnes, ego non", "Même si tout le monde (le fait), moi pas". Le noble, et d'autant plus le prince, est son propre seigneur.

Puis **un sens agonal de l'accomplissement**, exprimé au milieu du XIV^e siècle par le motto de Geoffroy de Charny : "Qui plus fait, mieux vaut". On a dernièrement nié ce sens agonal, en soutenant que le noble se considère déjà quelque'un par simple héritage. Ce n'est vrai qu'en partie. L'idéal de l'action, puis du service noble, traverse les siècles. Que doit sentir un jeune héritier de grande maison quand il se promène dans la galerie de ses ancêtres, tous des gens qui, de génération en génération, ont gardé le rang, sauvé la fortune, ont réussi à obtenir une place dans une société toujours changeante ? Le passé mis en danger par le présent est la malédiction de la noblesse – ainsi Martin Wrede, ancien lauréat de la Fondation Arenberg. Il ne faut pas s'apitoyer sur notre jeune homme, mais ce poids peut faire des nuits angoissées et faire naître le projet de faire autant que les ancêtres, soit-ce en 'sortant hors de l'ornière', pour citer à l'envers la devise de la maison de La Trémoille. En observant les mariages récentes de certaines maisons royales et princières, la puissance d'adaptation est indéniable, au risque de

ruiner pour toujours les seize quartiers.

Traditionnellement le noble est seigneur, il joue donc un **rôle public**. De nos jours ce rôle n'est plus héréditaire, mais l'appel au service public, à la responsabilité publique pour le bien commun reste indispensable, cette fois-ci pour tous, sinon une démocratie ne peut pas vivre et survivre.

Enfin il y a dans l'aristocratie un sens inné de **dignité et du savoir-faire des formes**. Tout cela n'est pas innocent et sert à toutes sortes de fins. Mais dans un monde de plus en plus brutal, en perte accélérée de traditions et de bonnes manières, il vaut se rappeler la politesse bienfaisante, née au sein de la cour et de l'aristocratie qui, elle aussi brutale à ses débuts, a développée une science du comportement essentiel à la bonne marche de la société.

Mon discours se termine donc par un respect certain et l'attente d'une modestie active. Faut-il rappeler qu'il y en a qui l'ont déjà réalisée ?

Pour une discussion plus détaillée avec notes et bibliographie voir W. Paravicini, 'Theorie und Praxis adligen Lebens im 14. Jahrhundert. Weshalb sie führen : Die Preußenreisen des, europäischen Adels', t. 3, à paraître fin 2019.

